

Dominique Vitalyos
traductrice du malayâlam, du tamoul,
de l'anglais et de l'indonésien

Entretien mené par Maïca Sanconie

Comment êtes-vous venue à la traduction ?

Par la pratique, sans intention au départ d'en faire mon métier. Ma première traduction a été du malayâlam ancien (langue du Kerala, Inde Sud-Ouest). Je vivais là-bas depuis cinq ou six ans, j'apprenais la langue et j'étais passionnée par le théâtre dansé kathakali. Une grande et belle pièce du répertoire m'avait subjuguée, au point que je me suis vue la traduire dans ma langue maternelle pour mieux l'intégrer à mon identité. C'est seulement quand elle a été publiée dans une collection prestigieuse que l'idée de devenir traductrice a germé en moi.

C'était une traduction en relief, multimédia avant l'heure, en quelque sorte : le texte, en kathakali, est énoncé par deux chanteurs, et l'acteur qui ne parle pas exprime ce texte en gestes et en expressions. Parfois, il fallait choisir entre le mot littéral et le mot-résultat du jeu. « Sourire » plutôt que « lèvres », par exemple.

Qu'est-ce qui vous a incitée à traduire de l'indonésien ?

J'avais appris cette langue à l'Inalco, mais je ne m'en servais plus depuis longtemps et je le regrettais beaucoup. En 1985, il s'en était fallu de peu que je ne parte pour l'Indonésie au lieu de l'Inde : on m'a offert une bourse pour l'un et l'autre pays en même temps. Quand l'éditrice pour qui je traduis souvent (de l'anglais, du malayâlam, du tamoul) m'a proposé de traduire un livre particulièrement enthousiasmant, j'ai relevé le défi, mais j'ai d'abord insisté pour faire un

essai avant de me décider. J'ai compris assez rapidement que c'était possible : la mémoire de la langue me revenait facilement, la langue de l'auteur est celle que j'ai apprise (dans les années 1970), et je repérais les erreurs dans la traduction anglaise quand je me tournais vers elle pour y confronter certains points de la mienne.

Cependant, je n'aurais pas pu accepter si je n'avais beaucoup traduit auparavant, l'expérience a été indéniablement un facilitateur.

En règle générale, travaillez-vous à la commande ou apportez-vous des textes aux éditeurs ?

Avant 1995, à l'exception de Rabindranath Tagore et R. K. Narayan (qui avaient écrit en Inde), on n'avait traduit en France de littérature indienne écrite en anglais que certains textes d'auteurs de la diaspora. À cette époque, j'ai cherché à rendre plus visibles les nombreux bons auteurs indiens vivant en Inde en proposant aux éditeurs français d'en traduire certains. Mais assez vite, avec le succès du « phénomène » Arundathi Roy (1998), ceux-ci ont pris conscience d'un marché possible et se sont mis à explorer eux-mêmes le domaine. La tendance s'est alors inversée et j'ai répondu le plus souvent à leurs propositions. J'ai également travaillé plusieurs fois en tant que conseillère littéraire pour l'Inde afin de préparer des « salons du livre » et j'ai adoré cette occasion qui m'était donnée de faire venir en France des auteurs de mon choix (pour la plupart d'entre eux).

Pour le malayâlam, toutefois, je suis restée « apporteuse », ce qui n'a rien d'étonnant, très peu de Français ayant accès à la langue.

Êtes-vous guidée dans votre travail par des principes, une théorie, une approche ?

L'approche varie d'un livre à l'autre. On n'aborde pas une langue comme on le fait pour une autre, une poésie comme un roman, mais pas non plus le roman de l'un comme celui de l'autre. Je pourrais donc dire que mon premier principe est d'être attentive à ce que le texte réclame de spécifique. Souvent, dans les traductions de langues indiennes ou même de l'anglais (écrit en Inde), le traitement du/des

temps nécessite un soin tout particulier. Les répétitions, également. Ce que nous appelons une redondance et que nous avons tendance à bannir fait partie de l'écriture dans certaines langues. Qu'en faire ? Une autre question fascinante est celle de l'ellipse : on ne sous-entend pas les mêmes choses d'une langue à l'autre, chacun pouvant accuser l'autre à des moments différents de « *stating the obvious* » ou au contraire de négliger des transitions essentielles.

Il en découle un second principe qui est d'entendre (du moins de tendre vers l'entendre) l'écrivain en français. Quel que soit le style retenu dans la langue d'arrivée, il est indispensable que je reconnaisse la voix de son auteur et qu'il écrive avec un talent équivalent à l'original.

C'est une exigence qui permet la rigueur dans la création. Notamment dans l'application d'un procédé que je pratique chaque fois qu'il est possible et que j'appelle la compensation. Parfois le français manque, alors on se fait tout petit, on « neutralise » plutôt que de viser à côté. Parfois, ailleurs, le français propose une expression qui n'est pas dans l'original, mais que, si l'on suit le principe d'entendre l'auteur, on peut décider d'adopter.

Quel type de texte traduisez-vous ?

Fiction, poésies, essais, théâtre.

Comment travaillez-vous ?

Chez moi, à l'ordinateur – depuis peu debout à un bureau surélevé – ou dehors sous un pin ou sur les rochers, au papier crayon. En silence, et aussi longtemps que ma concentration le permet. Puis j'arrête tout et je vis ma vie.

Vous vivez donc une autre vie en tant que traductrice ?

Pas « en tant que » traductrice. C'est plutôt, à l'inverse, que je ne vis pas ma vie en traduisant des langues car, ce faisant, je suis dans l'exclusivité du rapport entre humains. Or, j'ai tout autant besoin d'être seule dans ma tête ou d'élargir au *monde vivant* ce « monde des

hommes entre eux » dans lequel on sait si bien s'aveugler en criant au génie et dont je refuserai toujours qu'il me monopolise. J'ai besoin d'écouter, à défaut (ou en attendant) de comprendre, d'autres voix, de me sentir évoluer dans un milieu vivant plus vaste et plus vrai.

Entretenez-vous des relations avec les auteurs que vous traduisez ?

Oui, quand je les propose... et que la mort ne nous a pas séparés ! Je traduis souvent des auteurs du passé récent qui ne sont plus de ce monde.

Quels sont vos rapports avec les/vos éditeurs ?

Généralement bons.

Chez une éditrice, j'ai presque l'impression de faire partie de l'équipe. Il y a un capitaine à la barre, dont le dernier mot n'est pas discutable, mais tout ce qui se passe en amont est une œuvre collective dont les apports personnels sont toujours reconnus, distincts et respectés. La qualité du travail est excellente et l'atmosphère gaie, aventureuse. Vous aurez deviné qu'il ne s'agit pas d'une très grande maison.

Sur le plan négatif, je suis souvent attristée par le choix des titres et la façon de présenter le texte sur la quatrième de couverture, trop commerciaux à mon goût, de certains éditeurs. Mes choix de traduction sont cependant presque toujours respectés et je n'ai eu qu'une expérience négative, horrible celle-là, d'un livre dont les épreuves ne m'avaient pas été transmises, si bien qu'une bonne dizaine d'erreurs grossières que je n'avais pas commises se sont retrouvées dans la traduction signée par moi. J'étais en colère et l'éditeur trouvait mon comportement excessif parce que j'avais protesté en parlant d'« inepties » ! Pour moi, c'était le comble. J'ai rendu la chose publique, afin que nul ne l'ignore, en protestant sur mon blog, et Pierre Assouline a publié cette réaction dans « La République des livres » (merci encore à lui), qui touche de bien plus nombreux lecteurs.

Avez-vous collaboré avec d'autres traducteurs sur un livre ?

Oui, à trois reprises, deux fois sur des textes écrits en anglais, avec respectivement Catherine Richard (inouvable collaboration dans la joie !) pour *La Découverte de l'Inde* de Jawaharlal Nehru (éd. Philippe Picquier, 2002), et Cécile Deniard (très positive aussi) pour *Les Indiens, portrait d'un peuple* de Sudhir et Katharina Kakar (éd. Seuil, 2007). La troisième fois, c'était pour un recueil de nouvelles d'Am-bai que je traduais du tamoul. (*De haute lutte*, Zulma, 2015). La langue est très proche du malayâlam (plus encore que l'italien du français) et je sais la lire, mais il me fallait un collaborateur tamoulophone. Krishna Nagarathinam a été l'homme idéal. Je lui ai demandé un mot-à-mot qui néglige complètement le « bon » français, dans l'ordre du tamoul, et il s'est acquitté parfaitement de cette tâche. Sa recreation génialement bizarre et incompréhensible en français m'a permis de retrouver toutes les correspondances dont j'avais besoin pour traduire au plus précis.

Comment vivez-vous la précarité inhérente à ce métier ?

J'ai rarement manqué de travail. Une ou deux années difficiles ne comptent pas vraiment. C'est un travail de faible rapport auquel je me suis ajustée. Pour moi qui vis entre la France et l'Inde, la liberté de mouvement qu'il me permet est inestimable.

Quelle définition donneriez-vous du traducteur ?

Une sorte d'aède fou des intervalles.

La place du traducteur est donc dans l'écart ? Pour mieux écouter, ou plutôt entendre, comme vous l'avez dit ?

Il y a une véritable ivresse à installer son camp au point le plus sensible du champ acoustique entre soi et l'auteur, là où la voix vibre et suscite la voix.

La traduction a-t-elle modifié votre perception de votre langue maternelle ?

Oui. Je m’aperçois beaucoup mieux de ses orientations culturelles. Par exemple, le français utilise un vocabulaire anthropomorphique pour le cosmos. Quand on y regarde à deux fois, c’est très étrange de partir de l’homme pour décrire des moments du jour. Je ne dis plus jamais comme une évidence que « le soleil se lève » (pour un peu, il se brosserait les dents) ou qu’il « se couche » (en bâillant ?). Ce n’est pas le cas dans les langues anglo-saxonnes (en allemand *aufgehen* et *untergehen* sont des verbes de mouvement non spécifiques, ainsi que *rise* et *set* en anglais). En sanskrit et en malayâlam (qui l’a imité), c’est carrément l’inverse : là-bas, le soleil *udayunnu* le matin et *astamikkunnu* le soir (les autres planètes en font autant), et de cette origine cosmologique (et non l’inverse) découle éventuellement l’utilisation des mêmes mots pour signifier l’ascension ou le déclin d’un être ou d’un groupe humain. En sanskrit, ce n’est peut-être pas sans rapport avec le fait que la conjugaison place le sujet (je) en troisième personne, derrière (il/elle) et (tu).

De ma langue maternelle, je retire l’impression qu’elle m’a d’abord liée à mon insu, puis malgré moi, avant de faire de moi – par la création d’une distance qui est le fruit de la découverte d’autres langues – une interlocutrice, une affranchie qui assiste souvent et parfois participe au grand carrousel des visions du monde.

Bibliographie sélective

Traductions de l’anglais

Indra Sinha, *Cette nuit-là*, Paris, Albin Michel, 2009.

Allan Sealy, *Le Trotter-Nama*, Paris, Fayard, 2007.

Vikram Seth, *Deux vies*, Paris, Albin Michel, 2007.

Ruchir Joshi, *Le Dernier Rire du moteur d’avion*, Paris, Fayard, 2006.

Mukul Kesavan, *Retour sur image*, Arles, Philippe Picquier, 1999.

Bulbul Sharma, *La Colère des aubergines*, Arles, Philippe Picquier, 1999.

Sudhir Kakar, *Chamans, mystiques et médecins*, Paris, Seuil, 1997.

Traductions du malayâlam

Vaikom Muhammad Basheer, *Le Talisman*, Paris, Zulma, 2012. Grand Prix de traduction de la Ville d'Arles (Amédée Pichot).

Vaikom Muhammad Basheer, *Les Murs et autres histoires (d'amour)*, Paris, Zulma, 2007.

Vaikom Muhammad Basheer, *Grand-Père avait un éléphant*, Paris, Zulma, 2005.

O.V. Vijayan, *Les Légendes de Khasak*, Paris, Fayard, 2004.

Unnâyi Vâriyar, *Jours d'amour et d'épreuve, l'histoire de Nala*, Paris, Gallimard, « Connaissance de l'Orient », 1995 (une des pièces maîtresses du répertoire de Kathakali).